

L'enseignement de la critique et de la théorie littéraire à l'université

(The teaching of critique and theory in the university)

Lasagabaster, Jesús María
Univ. de Deusto. Fac. de Humanidades. Mundaiz, 50.
20012 Donostia

BIBLID [1137-4454 (2002), 19; 207-220]

Les principales disciplines correspondant à l'étude de la littérature se trouvent délimitées dans une brève introduction: théorie littéraire, critique et histoire. En ce qui concerne l'analyse de la littérature basque, on souligne l'importance et l'influence décisive exercée par l'université et, parmi elles, les facultés de Philologie Basque. Dans l'article on montre une expérience personnelle: le point de départ, Paris, la dite "nouvelle" critique dans les années 60 et 70, et les modèles critiques qui se sont développés ensuite: esthétique de la réception, "déconstruction"... On mentionne des caractéristiques des analyses littéraires basques déterminées: linguistique, ce qui correspond à l'unification de l'euskara, fonction des dialectes dans la création littéraire... Finalement, on examine les rapports et les différences entre critique universitaire et critique publique ou "journalistique".

Mots Clés: théorie littéraire. Critique de la littérature. Histoire littéraire. Nouvelle critique. Critique universitaire. Critique publique.

Sarrera gisako puntu labur batean, mugatzen dira literatura aztertzeari dagozkion hiru disziplina nagusiak: literatur teoria, kritika eta historia. Euskal literaturaren azterketari dagokionez, azpimarratzen da unibertsitateak, eta bertan, Euskal Filologiako fakultateek izan duten erabateko garrantzia eta eragina. Artikuluan esperientzia pertsonal bat erakusten da: abiapuntua, Parisen, 60-70 hamarkadetan modan zegoen kritika "berria" delakoa, eta geroago garatzen diren beste eredu kritikoak: harrera-estetika, dekonstrukzioa... Aipatzen da euskal azterketa literarioen zenbait ezaugarri berezi: linguistikoa, euskararen batasunari dagokiona, euskalkien funtzioa sortze literarioan... Bukieran, kritika unibertsitaria eta kritika publikoa edo "periodistikoa"ren arteko harremanak eta desberdintasuna erabakitzen dira.

Giltza-Hitzak: Literatur teoria. Literaturaren kritika. Literatur historia. Kritika berria. Kritika unibertsitaria. Kritika publikoa.

En un breve punto a modo de introducción, se delimitan las principales disciplinas correspondientes al estudio de la literatura: teoría literaria, crítica e historia. En lo que atañe al análisis de la literatura vasca, se subraya la decisiva importancia e influencia que ha ejercido la universidad y, dentro de ella, las facultades de Filología Vasca. En el artículo se muestra una experiencia personal: el punto de partida, París, la llamada "nueva" crítica en las décadas de los 60 y los 70, y los modelos críticos que se han desarrollado después: estética de la recepción, deconstrucción... Se mencionan determinadas características de los análisis literarios vascos: lingüístico, el correspondiente a la unificación del euskara, función de los dialectos en la creación literaria... Finalmente, se examinan las relaciones y diferencias entre crítica universitaria y crítica pública o "periodística".

Palabras Clave: Teoría literaria. Crítica de la literatura. Historia literaria. Nueva crítica. Crítica universitaria. Crítica pública.

Introduction

La création littéraire, bien que de façon implicite a toujours engendré un discours réflexif sur elle-même.

Ce discours s'est développé selon trois points de vue distincts: tout d'abord le commentaire, l'étude ou l'évaluation du texte littéraire en soi, dans le but d'établir son essence littéraire, son fonctionnement ou son sens; en second lieu, en prenant le texte comme point de départ et par l'intermédiaire d'un processus d'abstraction, on établit un discours théorique applicable à la littérature ou à un genre littéraire, ou encore à un problème littéraire en général; enfin, et tout en tenant compte des liens et des relations existant entre différents textes littéraires, en fixant les lois ou les processus historiques qui régissent leur diachronie.

Nous savons bien que les trois points de vue que nous venons d'énoncer ne se présentent pas de façon si explicite, surtout en ce qui concerne les textes anciens, mais quoi qu'il en soit, ces trois éléments apparaissent selon les circonstances.

Ces trois visions, que le pouvoir du temps et de la propre littérature font naître dans le discours réflexif sur la littérature, se distinguent d'autant plus entre elles que chacune fixe son objet et sa fin spécifique pour constituer les trois principales disciplines littéraires que nous connaissons aujourd'hui: la critique littéraire, la théorie littéraire et l'histoire de la littérature.

Pour nuancer, on pourrait dire que cette matérialisation a lieu durant la seconde moitié du dix-neuvième siècle et que c'est à ce moment-là que sont véritablement nées ces trois disciplines, au fur et à mesure qu'elles se séparaient les unes des autres. Toutes trois ont, bien entendu, le même objet matériel, c'est-à-dire la littérature, mais elles diffèrent clairement en fonction de leur objet formel et final.

Alors que la critique littéraire établit la qualité et le fonctionnement formel autant que sémantique d'un texte singulier, le but de la théorie serait d'établir et de justifier les lois universelles qui expliquent l'existence de la littérature en général ou d'un genre littéraire en particulier; en un mot, l'objet formel et spécifique de la théorie littéraire serait, avec Jakobson et les formalistes russes, l'essence du concept de "littérarité" et sa puissance opératrice. Si nous nous en tenons à l'histoire de la littérature, les textes littéraires sont considérés dans leur approche chronologique et, de ce point de vue, il s'agit de découvrir et d'éclairer non seulement la linéarité diachronique, mais aussi les lois qui régissent l'orientation de cette linéarité, ainsi que le ferait un point de vue formaliste dans le propre monde littéraire ou, à l'instar d'une interprétation marxiste, à la lumière des lois qui expliquent la dialectique de l'histoire générale.

Quoi qu'il en soit, dans le domaine de l'analyse littéraire, on distingue clairement ce qui touche à l'histoire littéraire de ce qui appartient à la théorie littéraire et enfin à la critique littéraire.

L'analyse de la littérature basque

L'une des caractéristiques de la littérature savante basque –ainsi que l'a expliqué Mitxelena– réside dans son apparition tardive; ce retard se retrouve également, ce qui est bien normal par ailleurs, dans l'analyse critique, théorique ou historique de la littérature basque.

En l'état actuel de nos connaissances, *L'art poétique basque* d'Arnauld Oihenart, bien qu'ayant été rédigé en 1665 –il semblerait qu'il soit adressé à un prêtre du Labourd– constitue la première étude critique et en un certain sens théorique de la littérature basque. Il sera imprimé par Pierre Lafitte dans une revue trois cents ans plus tard.

Ce mince ouvrage d'Oihenart contient aussi certains aspects critiques et peut-être surtout sa vision ou son projet théorique, plus particulièrement dans le domaine poétique.

L'auteur critique sévèrement la poésie des écrivains qui l'ont précédé, fondée sur des critères de modèle populaire, et propose des critères généraux et de métrique qu'il juge indispensables à une rénovation de la poésie basque. Les critères en question se basent sur les autres littératures majeures: les littératures espagnole, française et italienne de l'époque ainsi que, éventuellement, la littérature latine du moyen âge. Là se situent, d'après Oihenart, les modèles d'une nouvelle poésie basque, du moins si elle désire fonctionner selon le rythme poétique des littératures européennes environnantes.

Il ne nous paraît pas utile ici, bien entendu, de nous pencher sur l'utilité de la proposition d'Oihenart car nous savons bien que sa tentative s'est soldée par un échec, tant dans l'évolution de la poésie basque que dans son développement historique, il s'agirait plutôt de souligner l'existence d'une telle réflexion théorique sur la littérature basque au dix-septième siècle, de même que les efforts de l'auteur de ce modeste essai pour situer les bases de cette réflexion parmi les littératures majeures environnantes.

Nous avons bien parlé de «littérature basque» et non pas de «poésie basque», bien que le traité d'Oihenart s'applique concrètement à la poésie. Il serait légitime de penser qu'Oihenart suppose, même si cela est implicite, que dans le domaine de l'écrit en basque à l'époque, c'est dans la poésie que l'on trouve les véritables caractéristiques d'un texte littéraire, en l'occurrence, dans ceux qui sont analysés dans le traité.

Il existe également d'autres propositions, postérieures à Oihenart, aux dix-huitième et dix-neuvième siècles. Quasiment toutes se basent sur le genre poétique. Mais que nous le voulions ou non, le soutien à une littérature basque si restreinte doit s'adapter au discours théorique et critique.

C'est au dix-neuvième siècle que l'on assiste à une transformation qualitative et quantitative de la littérature basque; pour ce qui est de la créa-

tion, la naissance de la prose narrative basque: le récit bref et les légendes, le premier roman...

Tout cela influe sur l'évolution et le développement d'un discours réflexif sur la littérature basque, surtout en ce qui concerne la critique. Dans les journaux qui commencent à paraître à l'époque, on assiste peu à peu à la naissance d'une critique littéraire, bien que très impressionniste comme l'était alors la critique. Le véritable discours théorique, celui qui aurait pu établir les bases générales de la critique est beaucoup moins fréquent. Et lorsqu'il apparaîtra au vingtième siècle avec, par exemple, Orixe, Lauaxeta, Aitzol... son objet principal sera encore la poésie.

Dans ce bref parcours si simplifié, nous avons un élément qui suppose une véritable révolution dans le panorama de l'analyse littéraire basque; il s'agit précisément de la création de l'Université et, en son sein, de la Faculté de Philologie.

Dans une société littéraire, lorsque la théorie et la critique littéraire parviennent à une certaine institutionnalisation dans l'université, la littérature elle-même subit obligatoirement une nouvelle institutionnalisation, mais dans quel sens?

Afin de donner une réponse adaptée, il serait de prime abord nécessaire d'éclaircir certains problèmes: par exemple, comment sont organisées ces études théoriques et critiques dans le cursus universitaire; jusqu'où la situation culturelle et le fonctionnement social de la littérature sont-ils pris en compte au sein de la société elle-même; la réception de la littérature du point de vue du lecteur non pas implicite, mais réel; quelle est ou quelle pourrait être l'influence de ce qui se fait à l'université sur les usages littéraires qui se généralisent dans le lectorat; quels sont, dans la vie littéraire basque –c'est à dire les éléments culturels et sociaux de toutes sortes ayant une quelconque relation à la littérature– les principaux facteurs qui établissent ou pourraient établir des ponts durables entre l'université et la société.

Je n'ai pas l'intention d'apporter des réponses à ces questions, ni de résoudre ces problèmes. Le but de ce discours, bien plus humble et dépourvu de dogmatisme naîtra, à dire vrai, d'une position relativement sceptique. Je ne peux ni ne veux faire autre chose que communiquer mon expérience personnelle. Partant de cette expérience, je souhaite vous faire part, à voix haute, de quelques réflexions. Je sais bien que cela peut paraître une "fanfaronnade", mais ce sera vraiment mon expérience; celle des autres, sans doute plus importante que la mienne, vous la trouverez dans des livres. Il ne s'agit que d'un problème de bibliographie. Cela ne justifierait pas la préparation d'un colloque si bien organisé. Mes chères amies Marijo et Aurelia me pardonneront, mais si, à la veille de la retraite, je n'ose donner une leçon magistrale, je donnerai un simple témoignage de mon expérience.

La "Nouvelle Critique" à Paris

En mille neuf cent soixante-cinq, j'allai à Paris pour poursuivre des études de critique littéraire. À l'époque, mon but principal était sans aucun doute l'étude de la sociologie. J'avais lu la *Théorie du roman* de Lukacs et *Pour une sociologie du roman* de Goldmann et c'est certainement sous l'influence de ces lectures que je décidai d'aller à Paris.

Mon éducation littéraire avait été faite à l'université Complutense de Madrid, dans la lignée de "l'École Espagnole de Philologie" de Menendez Pidal. J'avais eu des professeurs très importants et très connus tels que Dámaso Alonso ou Rafael Lapesa, mais ils ne nous avaient pas même fait mention des nouveaux courants critiques qui voyaient le jour en Europe et plus concrètement en France qui, plus tard, allaient donner naissance au mouvement de la "nouvelle critique" et qui, précisément au moment où j'arrivai à Paris allaient provoquer de rudes discussions. Souvenons-nous, par exemple, que ce fut vers mille neuf cent soixante-cinq que parut le pamphlet de Raimond Picard contre Barthes, l'un des défenseurs les plus connus de la nouvelle critique, dont le titre était *Nouvelle critique ou nouvelle imposture?* L'année suivante, Barthes publia son petit ouvrage *Critique et vérité*, dans lequel il réfutait la position archaïque de la critique traditionnelle et où il défendait, non seulement la validité, mais la nécessité d'une nouvelle critique. La même année, en 1966, parut également *Néocritique et paléocritique, ou contre Picard* de Jean-Paul Weber, l'un des principaux représentants de la critique thématique.

Ce que je veux vous montrer, c'est que le vif débat sur la nouvelle critique était à ce moment-là en pleine ébullition, non seulement dans les milieux universitaires ou dans les revues spécialisées, mais aussi, dans une certaine mesure, dans les journaux.

Je ne m'inscrivis pas à la Sorbonne où Picard donnait ses cours, mais à l'École Pratique des Hautes Études, car c'est là qu'enseignaient Goldmann, mais aussi Barthes et Greimas entre autres. J'ai eu la chance de suivre les cours de ces trois maîtres. Malheureusement –ou heureusement?– les cours s'arrêtèrent lorsqu'éclata la fameuse révolution de 68, mais tout de même, cela en valut la peine. Comme si cela ne suffisait pas, durant ces années-là, et autour de ces trois personnalités gravitaient aussi parmi d'autres, Julia Kristeva, Todorov, Genette et Claude Brémond. Ils n'étaient pas enseignants titulaires mais donnaient des cours de temps en temps.

Je me souviens encore très bien des thèmes abordés cette année-là. Celui de Goldmann était "Lukacs et Heidegger"; d'après Goldmann, lorsqu'en 1923 Heidegger publia *Sein und zeit*, il avait déjà lu *Histoire et conscience de classe* de Lukacs, paru en 1919. Ce cours de Goldmann fut publié après sa mort, en 1973, sous le titre "*Lukács et Heidegger*".

De son côté, Barthes nous fit un commentaire sémiologique à sa façon, bien entendu, de la courte nouvelle de Balzac, *Sarrazine*. Ce commentaire parut en 1970 sous le titre *S/Z*.

Pour ce qui est de Greimas, son sujet qu'il intégra en 1970 dans *Du sens* traitait de "quelques problèmes de grammaire narrative".

En ce qui concerne les autres, il ne serait sans doute pas inutile de préciser que Todorov, par exemple, publia en 1965 *Théorie de la littérature. Textes de formalistes russes*; ce fut lui qui, par le biais de ce texte, fit connaître en France le formalisme russe. Genette publia en 1966 le premier tome de *Figures*, et *Semiotiké*, l'imposant et profond texte de Julia Kristeva était encore inédit. Il paraîtra en 1969.

À la fin de l'année universitaire, je retournai à Saint-Sébastien où je commençai à donner des cours de littérature et de linguistique espagnole à la E.U.T.G.

Environ deux ans plus tard, lorsque fut instaurée la spécialité de philologie des langues romanes, on me donna l'occasion d'enseigner ce qui allait devenir la Philologie Basque, et donc de mettre en pratique la nouvelle cargaison que j'avais apportée de Paris. En effet, la base de mon programme: le formalisme et le structuralisme russe, la sémiologie, la sociocritique, la psychocritique et la critique thématique, reposait précisément sur les courants principaux de la "nouvelle critique".

Ensuite, ce programme s'enrichit peu à peu, grâce à l'apport de nouveaux courants de la critique: l'esthétique de la réception qui venait d'Allemagne et plus précisément de l'École de Constance, la déconstruction ou la critique féministe américaines et, outre la réception esthétique, les visions pragmatiques qui se généralisaient, étant donné les lacunes du formalisme et du structuralisme.

Théorie de la littérature et critique dans l'Université basque

C'est donc à l'Université, à la Faculté de Philologie Basque que s'établissent les bases de la critique littéraire basque académique. Il existe bien sûr également une critique hors de l'université: surtout dans les journaux et les revues. Quoi qu'il en soit, et ainsi que je vais le faire plus tard, il convient de distinguer et de préciser clairement les limites et les différences de ces deux sortes de critique.

À mon avis, les caractéristiques principales de la critique universitaire ou plutôt de la critique enseignée à l'université sont les suivantes: scientificité, objectivité et cohérence méthodologique. La conséquence première de ces caractéristiques est que cette critique universitaire n'est pas évaluatrice mais descriptive.

La base principale et commune de ces trois caractéristiques est la suivante: la critique universitaire puise dans les sciences humaines afin de pouvoir en extraire ses prémices méthodologiques et l'objectivité de sa procédure. Ces sciences sont surtout la linguistique et la sémiotique, la sociologie et la psychanalyse, la théorie de la communication et la pragmatique.

Le but de ces travaux critiques n'est donc pas et ne peut être évaluateur, leur objet n'est pas de décider si tel texte littéraire est bon ou mauvais d'un quelconque point de vue, ou quelles sont ses qualités esthétiques ou idéologiques et s'il mérite d'être lu ou non par un lecteur potentiel. Nous qui enseignons la littérature nous nous élèverions certainement contre un tel "paternalisme" critique, non seulement eu égard à la maturité et à la liberté du lecteur mais aussi au fait que le but même de cette critique est scientifique et non didactique.

Ce que nos étudiants doivent apprendre de notre "sapience", ce n'est pas ce qu'ils doivent lire ou quels sont les enseignements esthétiques, moraux, idéologiques ou autres qu'ils pourraient retirer de la lecture d'un ouvrage, mais, dans le cas où ils liraient, de savoir selon quelles règles "mystérieuses" fonctionne la structure interne d'un texte ou les liens et les relations qui existent entre les signes, ou encore comment, dans la structure la plus profonde du texte et par l'application d'une méthode particulière affleurent des "visions du monde" ou des "mythes personnels" ou Dieu sait quoi encore qu'un lecteur courant et normal ne serait pas en mesure de distinguer.

Ainsi, là où le lecteur normal ne voit que des "personnages" ou un "lieu" ou un "temps", nos étudiants "très savants" voient des "actants" et des "chronotopes". Et je ne plaisante pas. Je vous assure que ces dernières années et en tant qu'enseignant de théorie de la littérature et de critique, je suis sérieusement préoccupé lorsque je travaille: en dehors de l'université, à quoi peuvent bien servir tous ces outils "critiques" et pourquoi pas "cryptiques". J'ai l'impression qu'à l'université, notre discours théorique et critique, fonctionne souvent en "circuit fermé", comme la télévision et ce serait là son risque le plus regrettable: un certain "autisme" de ce discours. Il est utile pour réussir des examens, pour réaliser des travaux agréables, des maîtrises et des thèses de doctorat; et je suis moi-même fier de certaines thèses qui ont été faites sous ma direction, car elles ont sans aucun doute enrichi le panorama critique de la littérature basque qui, par ailleurs, est assez pauvre. Parmi ces dernières se trouvent à tout jamais les magnifiques études qui situent à leur juste place les univers littéraires de Txomin Agirre, Lizardi ou Atxaga. Oui, mais encore?

Ces derniers temps, je me pose presque obsessionnellement cette question: nos étudiants apprennent à lire les textes littéraires d'un point de vue particulier, par exemple celui de la narratologie, de la sémiotique, de la socio-critique. Ce n'est pas moi qui vais remettre en cause cela, c'est la fonction d'une Faculté de Philologie. Mais tout cela enrichit-il chez eux le "plaisir du texte", pour reprendre les mots de Barthes? Ou cela n'aurait-il pas l'effet contraire, c'est-à-dire: la relation aux textes ne deviendrait-elle pas pénible et fatigante? Après avoir fait de la théorie et de la critique littéraire, le désir de littérature peut-il encore être approfondi et enrichi?

Je pense souvent, en tant que professeur de critique littéraire, que je suis quelque chose comme un "corrupteur de mineur", dans un sens métapho-

rique bien entendu. Lorsque les étudiants arrivent à l'université, ce sont des lecteurs "innocents" qui, face à la littérature, vivent dans une sorte de paradis où la critique littéraire serait comme le fruit défendu du mal: dès qu'ils y ont mordu, leurs yeux s'ouvrent, ils commencent à tout savoir sur les textes littéraires et un ange les chasse de ce paradis de son épée de feu. Nous leur avons fait perdre leur innocence littéraire et ils ont assimilé une nouvelle vision de la littérature. Leur connaissance littéraire s'est étoffée et enrichie, mais on pourrait se demander s'ils ne perdent pas parallèlement le plaisir du texte, ce plaisir en un sens érotique que l'on prend en lisant avec envie et avec plaisir, sans s'accrocher à un besoin scientifique.

Je sais bien que cela pourrait ressembler à une caricature, et c'en est une à certains égards mais, au fond, c'est mon expérience. Dans ce domaine, elle est sans doute née de cette position sceptique dont je vous parlais auparavant.

Quoi qu'il en soit, je ne veux pas dire, loin de là, que la théorie de la littérature que l'on enseigne à l'université et les études critiques qui y sont faites sont de trop, mais selon moi, il y a bien des choses qui méritent d'être repensées: Il faudrait restituer les analyses littéraires qui se font à l'université en relation plus étroite avec un contexte plus vaste, notamment avec la vie littéraire extérieure à l'université. De ce point de vue, je m'aventurerai, au cours de cette phase sérieuse de mon intervention, à vous livrer quelques réflexions.

Quelques particularités de l'analyse littéraire basque

Il est indéniable que, pour un philologue, la formation littéraire est d'une importance capitale et qu'aucune institution autre que l'université ne saurait remplir cette fonction. Je distinguerai trois champs: linguistique, théorique et méthodologique.

Tout d'abord, le champ linguistique, particulièrement important en ce qui concerne la littérature basque.

Quel que soit le cas, quiconque se meut dans le monde de la littérature –dans l'enseignement, la critique, ou autre– outre de solides bases linguistiques, se doit d'avoir les outils de la langue dont il va user pour ses travaux.

Nous savons tous que l'on ne peut identifier la littérature à la linguistique. La littérature est un langage, mais c'est un langage et "quelque chose d'autre". Le problème se pose lorsqu'il s'agit de définir ce qu'est ce "quelque chose d'autre", bien que les formalistes eussent pensé avoir résolu ce problème une fois pour toutes avec le concept de "littérarité". La théorie de la littérature continue cependant à y réfléchir et à fournir des réponses diverses à la question de savoir en quoi consiste la spécificité littéraire.

Hors de cette problématique, je pense qu'il y a des problèmes particuliers concernant la littérature basque et que je voudrais poser ici succinctement.

D'une part, ce qui a trait à l'unité de la langue basque. Les règles édictées par l'Académie de la Langue Basque sont là, bien entendu. Or, ce ne sont pas les académiciens mais les locuteurs qui fixent et adaptent une langue et l'écrivain est un locuteur qualifié. La littérature est un "territoire" particulier où se mettent en jeu, non seulement l'existence et le devenir de la langue unifiée, mais aussi son fonctionnement, ses possibilités et ses limites, sa richesse et ses libertés. Et ceux qui désirent "se promener" dans ce domaine en s'adonnant à des travaux de critique et de théorie ne peuvent éluder tous ces problèmes. Au contraire, ils doivent posséder une base solide en linguistique basque.

D'autre part, nous nous devons de mentionner un autre élément, étroitement lié à ce problème d'unification. Je veux parler des dialectes.

On fonctionne souvent à ce sujet par rapport à un dualisme radical: langue unifiée ou dialectes. Il se pourrait que ce choix soit valable en théorie, mais dans la pratique, on ne peut poser les choses ainsi, et d'autant moins dans le cas de la littérature. Le langage littéraire ou poétique doit briser les frontières de la langue, et ce, au-delà des règles théoriques. À tout moment, l'écrivain, le poète, je veux dire les bons écrivains et les bons poètes, inventent la langue: du cours de cette invention, ils ne peuvent se restreindre aux lois étroites établies par l'Académie de la Langue Basque. Dans le cas de la langue basque, il existe une richesse dans les dialectes, qui n'est pas en contradiction avec l'usage de la langue unifiée et qui suppose une aide importante dans la recherche de ce basque littéraire enrichissant.

Cela suppose donc également de la part de celui désire travailler dans le domaine de la critique universitaire une certaine appropriation de la philologie et peut-être de la dialectologie basques.

À ce niveau de mon intervention, j'aimerais vous décrire ce qui se déroule dans la plupart des cursus de philologie: dans la majorité des cas, une distinction radicale est établie entre linguistique et littérature quand, selon leur vocation ou leur envie, on propose des options différentes aux étudiants. On suppose, même si cela est implicite, que celui qui souhaite se diriger vers des études de linguistique ne souhaite pas approfondir les problèmes littéraires, et le contraire: que les disciplines particulières à la philologie n'ont pas grand intérêt pour celui qui veut se plonger dans le monde de la littérature. Ce "dualisme" résulte de la spécialisation et il est sans doute une exigence. Si la spécialisation est nécessaire et même, dans une certaine mesure indispensable, l'Université doit tenter de maintenir un équilibre stable pour le bien de l'éducation des étudiants.

Le second élément que j'ai mentionné plus haut est théorique: de nos jours, la théorie est devenue une discipline autonome, peut-être même une science, la science de la littérature. En fait, la théorie de la littérature est la grammaire de la littérature: une grammaire générale ou la grammaire d'un

genre littéraire, la narratologie par exemple. Todorov, l'inventeur de ce concept, avait dès le départ baptisé la narratologie comme étant la grammaire de la narration.

Cette autonomie scientifique dont jouit la théorie de la littérature, si elle est en soi bonne et acceptable, pourrait supposer un certain risque: celui de créer un monde autonome l'environnant, comme si elle n'avait pas grand-chose à voir avec la pratique, la critique ou l'histoire de la littérature. On pourrait tomber en fin de compte dans une sorte d' "existentialisme", comme si les problèmes traités se justifiaient en eux-mêmes, sans trop avoir de relation avec la pratique des textes littéraires, ainsi qu'il en a été au cours de l'histoire dans le monde de la philosophie –la philosophie de l'essence et de l'existence–, la même chose pourrait avoir lieu dans le monde de la théorie de la littérature: on pourrait tomber dans un existentialisme et oublier que la théorie de la littérature se justifie par l'existence de la littérature et qu'elle devrait traiter des problèmes que pose la littérature et, dans la mesure du possible, tenter de les résoudre.

Ce côté pratique, "existentialiste", si vous me permettez l'usage de ce mot– de la théorie littéraire, est le plus important pour ceux qui étudient la philologie basque.

Enfin, le troisième élément qui doit être approfondi dans une faculté de philologie est celui de la formation méthodologique.

Aujourd'hui, lorsque l'on dit méthodologique, on se réfère à la nécessité de souligner l'importance des méthodes dans l'enseignement de la critique littéraire à l'université. Nous ne voulons en aucun cas défendre un quelconque culte de la méthode, nous devons aussi relativiser les méthodes. Ceci dit, deux choses doivent être bien claires.

L'existence des méthodes si diverses que nous offre le panorama de la critique littéraire de nos jours nous éclaire sur un élément: la multiplicité sémantique des langages littéraires que diverses méthodes permettent de révéler. Barthes dans sa polémique avec Picard à propos de la nouvelle critique avait clairement exprimé, en distinguant entre vérité et valeur, que le propre du langage de la critique littéraire est d'exiger une valeur, non une vérité.

Pour donner un exemple, le plus révélateur est le cas de Racine qui a été une sorte de "cobaye" entre les mains des nouveaux critiques. Barthes, Goldmann, Mauron, chacun nous offre son interprétation personnelle de ce célèbre auteur de tragédies et chacun à l'aune d'une méthode différente. En outre, Picard aussi propose la sienne basée sur la critique traditionnelle. Parmi tant de Racine, quel est le véritable? La réponse est aisée: aucun et tous à la fois, si l'on tient compte de la pluralité du langage poétique et de la multiplicité sémantique et symbolique.

Cela ne veut cependant absolument pas dire que l'on peut proposer n'importe quelle lecture critique de n'importe quel texte. C'est là que surgit la secon-

de exigence ou conséquence dont je voulais parler: la cohérence méthodologique, la logique et l'unité interne de l'étude critique, selon la méthode utilisée.

Il est clair qu'il est impossible, dans le cadre d'une philologie basque, d'enseigner toutes les méthodes critiques de façon approfondie, si l'on considère que dans presque toutes les méthodes les concepts opérateurs proviennent de une des sciences humaines. Surtout en ce qui concerne les sciences sociales qui ne sont pas approchées au cours du cursus, comme c'est le cas de la sociologie, de la psychanalyse... Il en est tout autrement dans le cas des méthodes qui utilisent la linguistique et la sémiotique. Mais il est possible et indispensable de connaître et de s'approprier les conditions générales et principales de l'application de presque toutes les méthodes. C'est ce que je définirai comme une "mentalité" critique moderne. Voilà, selon moi, ce que devrait être une éducation littéraire à l'université.

Critique universitaire et critique "journalistique" ou publique

Comme nous le voyons, la critique littéraire basque scientifique à l'université est née dans les facultés de philologie. Mais il y a aussi une critique qui se fait hors de l'université, une critique courante qui se répand surtout dans les journaux ou les revues, que j'ai qualifiée de "journalistique" et que Mari Jose Olaziregi, par exemple, nomme "publique". Et il me paraît vraiment plus exact de parler de critique "publique", si l'on considère que la critique universitaire ou académique (les thèses par exemple), bien qu'elle soit publiée, reste entre les mains de spécialistes, dans une sphère universitaire et académique, c'est-à-dire à un niveau "privé".

Le problème qui se pose aussitôt est de savoir quels sont les liens et les relations entre ces deux critiques.

Remarquons tout d'abord que ces deux formes de critiques sont très éloignées l'une de l'autre et que les frontières les séparant sont très marquées. Elles fonctionnent, ce qui est normal, dans des domaines différents et il faut dire que, grâce à la Faculté de Philologie Basque, la critique académique s'est notablement enrichie ces dernières années. Cependant, on ne peut pas en dire autant de la critique publique, bien au contraire.

La critique littéraire basque publique est très rare et elle ne nous fournit pas de réflexion utile sur la littérature basque qui se publie aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, il existe quelques ressemblances ou quelques éléments communs entre la critique académique et publique, bien qu'il n'y ait pas, selon toute vraisemblance, d'influence réciproque. En voici quelques exemples.

Tout d'abord, la critique publique, à l'instar de la critique académique, est devenue descriptive. Habituellement, elle ne juge pas de la valeur des textes qu'elle décrit. Donc, outre le fait qu'elle est descriptive, elle est neutre, c'est-

à-dire que le critique ne veut en aucun cas prendre une attitude "paternaliste" vis-à-vis du lecteur de façon à lui donner des conseils, à lui dire ce qu'il doit lire ou ce qui lui conviendrait. On suppose que le lecteur possède une certaine maturité, qu'aujourd'hui, l'ère du lecteur est venue et que l'attitude des critiques du passé est totalement révolue.

Cette neutralité, qui pourrait paraître positive, a cependant certains côtés clairement négatifs.

Nous avons dit que la critique publique ne rend pas compte du panorama de la littérature basque. Notre vie littéraire est en effet trop restreinte et notre littérature n'est pas très riche pour la refléter dans son entier. Il est donc assez difficile, pour le lecteur de base, de savoir s'il vaut la peine ou non de lire tel roman ou tel recueil de poèmes, et pourquoi. Cette critique descriptive et neutre ne s'aventure pas à juger de la valeur des textes. Je ne parle pas de la valeur morale ou idéologique, mais dans la mesure où elle est une critique littéraire, de la valeur narrative ou poétique, en un mot, esthétique. Après avoir lu la plupart des critiques, il serait très difficile à un lecteur normal de distinguer les bons textes des mauvais par la lecture qu'il pourrait faire des commentaires critiques. Il y a plus, j'ai l'impression que d'après la critique, on ne publie rien de mauvais en basque, qu'il s'agisse de roman ou de poésie. Et il est vrai qu'il paraît beaucoup de mauvais textes en basque et bien plus que nous ne le voudrions. Il est encore un peu trop facile chez nous de publier un ou petit roman ou un recueil de poèmes en basque sans passer par un filtre qualitatif exigeant et, de plus, cela se fait avec le soutien des institutions.

Le rôle de la critique est d'apporter un éclairage à ce sombre panorama, pour mettre à la disposition des lecteurs des outils de jugement qui lui permettront de se mouvoir avec quelque sécurité parmi les textes. Je sais bien que sous de telles affirmations, on pourrait entendre les échos d'une certaine critique impressionniste ou son influence vieillotte, même si ce n'est qu'implicitement. Et l'une des qualités majeures que nous accordons à la critique universitaire est précisément d'avoir dépassé la critique impressionniste en mettant clairement en lumière ses principaux défauts: elle n'utilise pas de méthodologie objective et cohérente, le critère principal ou le seul est celui de l'opinion subjective du critique, etc.

Cependant, dans le domaine de la critique impressionniste, comme c'est le cas dans tout autre modèle critique, il existe de mauvaises et de bonnes critiques. En fin de compte, la valeur d'une critique ne réside pas seulement dans la méthode ou la vision choisie, mais aussi dans l'habileté du critique. Azorin, par exemple, faisait de la critique impressionniste, il exprimait ses impressions de lecteur. Mais il s'agissait d'un lecteur hors pair et ses ouvrages de critique, *Los dos Luises y otros ensayos*, sont excellents tant du point de vue littéraire que du point de vue critique.

Ceux qui font de la critique littéraire dans nos journaux et nos revues devraient être plus audacieux. On ne peut se cantonner dans la sécurité que

donne une neutralité froide et presque anonyme, puis se croiser les bras. Il convient de montrer au lecteur les caractéristiques narratives, poétiques... sémantiques d'un texte, mais il faut aussi juger de sa qualité esthétique, dire s'il est bon ou mauvais, selon les propres critères du critique.

Cela relève-t-il de la subjectivité? Oui, mais la subjectivité d'un critique est ou devrait être digne de foi. C'est en cela que réside le risque de la critique publique, mais aussi sa fonction. Et je pense qu'aujourd'hui, la critique basque publique, du moins dans la plupart des cas, ne remplit pas cette fonction. Souvent, les commentaires critiques qui se font dans les médias suivent d'une certaine façon les traces de la critique universitaire, sans qu'elle cherche à trouver sa propre place dans notre vie littéraire. Et ceci, en fin de compte, ne serait qu'un alibi; ils se réfugient derrière l'objectivité et la description pour, en quelque sorte, cacher leur incapacité ou leur tiédeur critique.

Je sais fort bien que les idées que j'ai développées ici sont absolument discutables et peut-être inacceptables; mais ce sont les miennes et c'est pour dire ce que je pense et non ce que d'autres peuvent penser que je suis venu ici.

D'autre part, ainsi que je vous l'ai dit au début, à force de faire les louanges et le panégyrique de la théorie littéraire et de la critique durant tant d'années, je suis devenu quelque peu sceptique. Quoi qu'il en soit, j'ai un aveu à vous faire pour en finir avec ce discours "assommant". Souvent je dis à ma femme: «Je désire prendre ma retraite pour continuer à faire ce que je fais, mais à ma façon, bien entendu...».